

***Romans des grottes
et des roseaux***

Jean Sera-Montès

Jean Sera-Montès

Romans des grottes et des roseaux

© Jean Sera-Montès, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7157-5

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Jean Sera-Montès

Romans des grottes et des roseaux

comprenant :

La République des roseaux

suivie de

La femme cachée

Il ne serait pas difficile d'effacer la marque du pluriel dans le titre pour ne faire de ce livre qu'un seul roman. Imaginons simplement que la jeune fille de la République des roseaux a traversé l'océan pour incarner quelques années plus tard la femme cachée, puis faisons-la revenir dans le Midi de la France pour relier les deux volets de cette histoire, et la boucle sera bouclée...

La République des roseaux

pour Moïsa

1- Kamatias !

Tu as roulé d'une traite depuis Paris. 700 kilomètres à vol d'oiseau. On ne peut pas aller plus loin, après c'est la mer. La Provence, *la tienne*, celle dont tu reconnais immédiatement l'odeur et la couleur, est venue t'accueillir sur sa ligne de partage, quelque part dans la vallée du Rhône où elle sait que tu ne manques jamais d'abaisser ta vitre pour la laisser entrer. Pendant longtemps ensuite tu as joué à repérer dans le lointain les cimes des montagnes qui arboraient encore un mince bandeau de neige tout en haut de cette masse de ciel plus pur et plus intense qu'ailleurs qui s'accumule là-bas, sur la frontière, et ça t'a rappelé un poème que tu avais écrit il y a longtemps quand tu vivais encore à Cannes – le premier vers : *Toute la hauteur des Alpes pour mesurer le vide !*

Il n'y avait rien à faire pour vous dans cette ville coincée contre la mer. Trop jeunes, trop pauvres. Le festival de la frivolité, l'adulation servile des prolétaires qui mendient des autographes aux milliardaires, pour des garçons comme vous c'était pas supportable¹. Mais en levant la tête on voyait les montagnes.

Les montagnes imposaient leurs limites à ce cirque. On pouvait espérer trouver un autre souffle là-haut. Tu y étais monté pour faire le bûcheron. Galère pour galère ! *Toute la hauteur des Alpes...*

Tu as laissé ces mots rouler dans ta tête, dérivant à leur suite le long des cols où le ciel disparaît, happé par les nuages et la neige qui forment ensemble un monde en suspension, où les bergers, t'avait-on raconté, avancent avec les doigts ancrés dans la laine des moutons pour ne pas s'égarer.

Tu as laissé ces mots t'accompagner jusqu'à ce que s'éteignent progressivement l'écho des avalanches et le fracas des mélèzes qui s'abattaient sur les pentes en projetant des gerbes de copeaux rougeoyants. Tu n'as pas vu le temps passer.

Entre-temps le paysage avait changé. La lumière, qui reste toujours partagée dans ce couloir où le vent la tire à hue et à dia, a commencé à se masser en direction du sud. La route s'est mise à monter ; aux pinèdes ont succédé les touffes éparses de la garrigue, puis tout à coup la montagne s'est ouverte sur ta droite et tu as vu la mer. La route entortillée dans ses virages s'est éloignée d'elle presque aussitôt, mais de loin en loin elle réapparaissait, plus fine, plus pâle, tendue comme un drapeau sur la ligne d'horizon. La mer a demeuré sans cesse à tes côtés, visible ou invisible, jusqu'au moment où tu as reconnu au loin la silhouette de l'immeuble HLM qui est au centre des événements qui te ramènent ici.

Des constructions de toute sorte encerclaient à présent ce long rectangle blanc qui était resté si longtemps solitaire au pied de la colline, dans ce tableau où le vert dominait autrefois, chiné seulement d'un rang de poudre d'or à l'arrière, durant les courtes journées de février, quand les mimosas s'allumaient tous ensemble sur les hauteurs de Tanneron...

Tu as quitté l'autoroute en empruntant une bretelle qui n'existait pas la dernière fois que tu étais passé ici. La zone avait été urbanisée ; les abattoirs avaient cédé la place à un centre nautique, et le nouveau cimetière, devant lequel tu avais rendez-vous avec le fils d'Agnès, s'étendait à la place des hangars à bateaux où tu étais venu avec ton copain Robert Dentredeu, le fils du légionnaire, il y a un peu plus de trente-cinq ans de cela, pour récupérer des vieux cordages destinés à arrimer ta cabane dans les arbres.

Ça n'arrêterait plus, il l'avait compris ; tout ce qu'il verrait désormais serait doublé d'une vignette visible par transparence, une succession de visions doubles-faces avant/maintenant, certaines encore identifiables et d'autres non, comme tout à coup ce même devenu tellement grand qu'il a dû se plier en deux pour toctoquer à ton carreau. « Bonjour Monsieur ». Le fils d'Agnès !

Tu pensais pouvoir t'orienter facilement quand tu es reparti de là une demi-heure plus tard, mais tout avait changé : tu es allé trop loin. Tu as dû faire demi-tour sur le parking de la zone commerciale qui s'étend à l'entrée de la cité du Ranguin. Autour de toi il y avait du béton, du verre, des enseignes au néon... Tu regardais sans voir. Tes sens se limitaient à t'informer des gestes qu'il fallait faire pour te sortir de là. Des images du passé s'interposaient dans le présent. Il y avait un étang ici autrefois, en bordure de la route, où les chevaux venaient dormir dès que les nuits redevenaient plus douces. Le centre équestre installé sur ces terres s'appelait El Ranchito. Il avait donné son nom à la cité d'en face, l'une des premières à pousser dans ce coin où il n'y avait encore que des champs et des bois.

C'est le petit Dominguez, avec qui tu étais allé à l'école en Algérie, qui t'a fait découvrir les chevaux. Il fallait s'en approcher sans bruit, au point du jour, en profitant du brouillard qui pesait sur l'eau et les prés alentour. Dominguez choisissait toujours le même cheval, un jeune mâle couleur de cendre ; il lui passait un bras autour du cou, comme dans un rêve, et il sautait en croupe. Puis il faisait claquer sa chambrière. À ce signal le troupeau tout entier se lançait en avant ; à chacun alors de choisir sa monture.

Ta préférée était Patte-folle, une jument blanche à laquelle on avait donné ce nom parce qu'elle boitait un peu. Une bête plus massive que les autres, plus douce aussi, plus docile. Tu étais sûr de pouvoir aller jusqu'au bout du monde avec elle, et vous fîtes effectivement un long voyage ensemble, plus tard, le long de la rivière...

Les gosses ramenaient les chevaux à l'écurie en se serrant dans leur

odeur de crin et de rosée. Là-bas la sœur de Dominguez avait déjà ouvert la porte à deux battants. Son frère, qui était toujours le premier à en franchir le seuil, se dressait alors debout sur sa selle pour aller se suspendre d'un bond au linteau de l'entrée. Laissant le cheval gris filer tout seul jusqu'à son box, il se hissait ensuite à la force des poignets dans cette partie découverte du pignon et faisait quelques pas de long en large sur la poutre, avant de se laisser retomber sur le sol. C'était sa façon à lui de saluer le soleil qui montait lentement dans le ciel. Là-haut il n'était plus petit et son regard embrassait toutes les choses qu'il aimait, tout ce paysage qui n'était que le rêve des chevaux, comme eux voué à disparaître.

C'est de là qu'il était parti avec sa bande, pour vous attaquer, le jour où tu t'étais retrouvé nez à nez avec lui aux Grands Chênes. La distance n'est pas grande, mais on avait ouvert une nouvelle route entre-temps, et les carrefours giratoires avaient poussé un peu partout ici aussi, si bien qu'arrivé au rond-point tu t'es trompé de direction une nouvelle fois ; il a fallu que tu fasses encore un kilomètre avant de pouvoir revenir sur tes pas.

Les roseaux avaient disparu ! Tu t'en es rendu compte au moment même où tu mettais ton clignotant pour pénétrer dans la cité. Le transformateur d'électricité haute tension, contre lequel ils se pressaient autrefois, était toujours là, mais on avait retiré le banc où les commères se donnaient rendez-vous pour tricoter, et dans la foulée on avait arraché le saule pleureur qui leur donnait de l'ombre en été. On avait redessiné aussi le sentier qui monte vers le sommet de la colline. C'était maintenant une allée goudronnée, quasiment rectiligne.

Le retour sur des lieux mesurés dans l'enfance provoque toujours une distorsion des perspectives, tu t'y étais préparé, mais ici le changement n'était pas subjectif, il était bien réel ; rien ne ressemblait plus à rien ! Les berges de la rivière avaient été rasées et recouvertes de bâches vertes en plastique pour empêcher la végétation de reprendre. Le trottoir le long de la rive droite avait été repoussé et légèrement agrandi ; il était bordé de touffes de santoline et de lavande qui émergeaient en alternance par des trous percés dans le plastique.

Sur la rive opposée le désastre était l'œuvre d'un lotissement qui s'étalait à la place du jardin de Mme Ricelli et sur les terres de la vieille ferme que tu avais connues en friches. Une bande de pelouse courait à l'arrière des maisons en suivant le tracé des clôtures érigées au plus près de la berge.

Tu as continué, en roulant au pas, prudemment, pour tenir en respect toutes ces années d'absence qui menaçaient de s'abattre sur toi. Un peu plus loin, à l'endroit où dans ton souvenir la courbe s'infléchissait pour passer devant les entrées de l'immeuble, la route continuait tout droit maintenant. C'était devenu une voie à double-sens qui recouvrait la rivière ainsi que le chemin de terre qui la longeait autrefois.

Cette route avait été créée pour desservir les nouvelles constructions qui avaient vu le jour plus loin. Tu les voyais de là où tu étais, arrêté au beau milieu de la chaussée, ne sachant plus que faire soudain, comme devant un abîme.

Tu t'es rangé face au pignon, à côté des poubelles. Tu as arrêté le moteur et tu as regardé autour de toi. Le massacre entamé par M. Amiel, le concierge, du temps où tu vivais ici, avait continué. La souche du grand mûrier qu'il avait abattu avec sa tronçonneuse bâillait toujours sur le talus. Elle restait reconnaissable parce qu'elle était plus large et plus grise que les autres, mais elle n'était plus seule, on avait dessouché autour d'elle tous les arbres qui masquaient autrefois la corniche qui passe à cette hauteur pour aller rejoindre les escaliers conduisant aux immeubles d'en haut : les Oliviers et les Lauriers. Aujourd'hui on devait voir distinctement le visage des gens qui empruntaient ce chemin pour se rendre chez eux.

Sur le plan administratif, les trois immeubles, de construction identique, forment une seule entité, mais l'isolement des Grands Chênes au pied de la colline a toujours fait d'eux une cité à part entière dans l'esprit de ses habitants, et c'était aussi le sentiment de leurs voisins d'en haut.

Tu as jeté un dernier coup d'œil de ce côté avant de t'extraire de ta voiture. Ces escaliers étaient un lieu de sacrifice, une épreuve pour les ménagères qui remontaient par là de retour du marché, les bras chargés de sacs de victuailles.

C'est sur ces larges marches de ciment blanc, et les champs en terrasses qu'ils traversent, qu'eut lieu la fameuse guerre contre les Oliviers. L'éclat de ces journées est gravé dans un livre dont on ne peut ni tourner ni arracher les pages. Aucune motte de terre, lancée avec sa chevelure d'herbe sèche qui la suit comme la queue d'une comète, n'est jamais retombée ; toutes continuent de refléter la surprise des lombrics tirés de leurs terriers, toutes s'entêtent à proclamer la joie obscène du triomphe...

Tu n'étais pas pressé de tourner ton regard de l'autre côté. Il ne restait plus rien sur quoi se retourner. Mais cela ne t'étonne qu'à moitié, tu t'étais toujours douté qu'il arriverait un moment où les pouvoirs publics invoqueraient un prétexte quelconque pour cesser de tolérer que ce ruisseau, ce petit bouillon de culture, vagabonde à sa guise. Tu espérais seulement que des considérations environnementales, parce qu'elles sont à la mode, sauraient mettre un bémol à leur paranoïa. Tu te trompais, ils n'en avaient tenu aucun compte.

La nouvelle route commence à partir du petit pont de pierre que tu te faisais une joie de revoir, mais qui ne ressemble plus à rien désormais avec son tablier enseveli sous le béton. On lui a ajouté une grille sur le devant, une sorte de herse que le ruisseau traverse avant de disparaître dans cette impasse.